

MARIE MADELEINE

"Je reste des heures entières à regarder les nuages, les merveilleux nuages. Je roule, je rêve, je vois des profils de femmes et des paysages, c'est merveilleux..."

Cette phrase de bonheur ne figure pas sur la bande. Mais elle dit tout le fond naturel de ma grand-mère : Marie-Madeleine n'a pas vécu poussée par la vie, la vie pousse à l'intérieur d'elle. Comme une plante, comme une raison. On pourrait dire qu'elle porte la vie comme elle a porté ses enfants.

Aujourd'hui encore qu'elle est vieille et fatiguée, la vie s'échappe d'elle par de petits bonheurs qui font comme des "oh" d'enfants. Il monte d'elle une gaieté toute droite jaillie de ses veines. Pour les nuages, voilà tout.

Quand on enclenche l'enregistrement on entend sa voix qui change. Elle s'applique, elle se sangle comme un auteur, et pendant tout le début, on ne la reconnaît plus.

« Je suis née à Lille le 28 janvier 1908, à Moulin-Lille, quartier excentrique fait d'usines et de logements ouvriers. Un quartier triste où nous étions, toute la famille, parfaitement heureux. »

1908, L'ENFANCE ET LA GUERRE

Marie-Madeleine est assise à sa place dans le fauteuil près de la fenêtre. Je crois qu'il faisait très beau. Sa voix commence comme une flûte.

« - Ma vie ?

- Oui

- Depuis ma naissance ?

- Oui

- Bon

Je suis née à Lille le 28 janvier 1908, à Moulin-Lille, quartier excentrique fait d'usines et de logements ouvriers. Un quartier triste où nous étions, toute la famille, parfaitement heureux.

Notre maison neuve construite par mon père était en plein Nord, on n'ouvrait jamais une fenêtre parce que ça donnait sur la rue où passait le tramway. Donc nous vivions enfermés. Ça ne nous a pas gênés, on ne s'en est jamais aperçus.

Etant première fille après trois garçons, à ma naissance mon père a promis tout ce que j'aurais voulu dans la vie. Mais le pauvre papa ne s'est pas rendu compte qu'il aurait encore, après moi, quatre filles et trois garçons. Quand je suis arrivée à l'âge de raison je ne me suis pas aperçue qu'on me gâtait plus qu'une autre. Mes premières années ont été faciles. J'étais une enfant heureuse, gaie, très contente de vivre, et il paraît que je faisais beaucoup de grimaces.

Le 3 août 1914, nous jouions au bord de l'eau sur une plage méconnue à Saint Ydeswald en Belgique, quand on nous a appelés de la villa, en disant : "Mes enfants il faut revenir, c'est la guerre". Mon père est arrivé dans sa voiture, une grosse Peugeot où il y avait la place pour tout le monde, les huit enfants, papa, la nourrice, et maman. On était entassés, mais à l'époque il n'y avait pas de ceinture de sécurité, et les trois filles assises sur une petite banquette avaient la tête qui claquait sur les sièges avant, chaque fois que ça ralentissait. Mais on n'allait pas vite : on crevait souvent.

Sitôt rentrés à Lille, une sœur religieuse de ma mère s'est empressée de dire à mes parents "Marie-Madeleine va avoir sept ans, elle doit faire sa communion avant que son père s'en aille". On m'a donc formée au catéchisme très rapidement. Je me souviens de tante Madeleine avec son grand catéchisme, de la page qui représentait le Ciel, toutes les bonnes âmes vêtues de blanc avec des petites ailes qui regardaient le Seigneur, le Purgatoire où on n'était pas encore en blanc et où on priait, et l'Enfer où il y avait des diables avec des fourches, qui piquaient les méchants tout nus. J'étais vraiment prête à aller au Ciel...

Les Allemands sont arrivés assez vite.

Une nuit, au mois de septembre, on est venu nous réveiller pour nous faire lever. Par la fenêtre on voyait le ciel tout rouge. Lille brûlait. Tout le centre était en feu. On nous a enveloppés de couvertures, et nous sommes tous descendus à la cave, sous la fabrique, qui était beaucoup mieux que la cave de la maison. Nous nous sommes installés sur les caisses et avons attendu que les Allemands rentrent.

On entendait les tirs de mitrailleuse et on voyait des éclairs violets qui arrivaient jusque chez nous. Nous avons très peur, mais nous n'osions rien dire parce que Bonne Maman nous tançait vertement.

Au bout de deux jours de cave, les Allemands sont entrés par notre rue, la rue de Valenciennes.

Quand les mitrailleuses se sont arrêtées de tirer, nous sommes sortis de la cave, et dans la rue nous avons vu tous les soldats allemands à cheval, des Uhlans. J'étais petite puisque j'étais à la hauteur des étincelles que faisaient les sabots des chevaux en piaffant sur les pavés.

C'est mon grand souvenir de l'entrée des Allemands.

L'Occupation a commencé pour nous, nous n'avons jamais pensé qu'elle durerait si longtemps.

On a vécu de riz et de céréales. Un jour on mangeait du riz, le lendemain de la céréales. On avait du pain, qu'on appelait à l'époque du "pain caca", du pain peut-être de seigle, très foncé, et collant - on ne pouvait pas le couper tant il collait à la lame du couteau. On avait aussi une petite ration de pain blanc, qu'on gardait pour les petits ou pour les malades. Ma mère a maigri de vingt kilos.

Ma sœur Cécile a été dégoûtée du riz pour toute sa vie. Moi j'aimais mieux la céréales parce que c'était moins sec. »

En écoutant le début du récit de Marie-Madeleine, admirablement tenu, comme un discours de chef d'état, j'ai compris qu'elle avait soigneusement préparé son témoignage, au point même de le savoir presque par cœur. Mais qui ne l'aurait pas fait ? Il était entendu qu'elle devait me raconter sa vie ... on ne plaisante pas avec ces choses-là. Parce que réussir ou rater sa vie, ce n'est peut être au fond que ce que l'on en raconte.

Aussi tout le début de notre premier entretien, le récit des premières années de Marie-Madeleine ressemble à des *Mémoires* vieille France très nettes, très élégantes, sans bifurcation. Si je n'avais pas levé les yeux j'aurais pu croire qu'elle me lisait à voix haute la première page d'un livre. Elle avait tout préparé, pour que l'histoire soit à la hauteur de ses souvenirs. Et de ce qu'elle voulait retenir, la personne qu'elle voulait *demeurer*. Alors au début elle a raconté par cœur, avec emphase et précision. Et puis naturellement, au bout de deux ou trois pages, cette mémoire-là a touché à sa fin, cette vie qu'elle s'était gravée par cœur, et tout s'est délié. L'ordre chronologique s'est dérangé, le « nous » et le passé simple ont disparu. Son caractère a davantage pris la parole, comme une ponctuation sur ses souvenirs : la malice, le franc parler, et puis, une espèce de bon sens, la hiérarchie des choses de la vie.

Alors elle a commencé à raconter. Son passé a quitté l'encre et la plume.

Il est devenu sautillant et palpable, Marie Madeleine vivante.

« La guerre continue, on vit à un rythme tout à fait ralenti.

Une nuit, en 1916, en mars 1916, une bombe est tombée sur un dépôt de munitions qui se trouvait dans les remparts à côté de la porte de Valenciennes. Nous étions tous dans la cave, nous dormions. Soudain un vent violent a traversé la pièce, secouant les portes qui se sont ouvertes et sont tombées. Au bout d'une minute de ce vent violent, on a entendu tout le quartier qui dégringolait au-dessus de nous. Et au bout d'une minute ou deux, des gens qui appelaient au secours, de la rue. "Madame Gadenne ! Madame Gadenne !". L'ingénieur qui était avec nous les a fait entrer, plusieurs étaient blessés, et nous, les trois petits qui étions dans le même lit, sur le même matelas, on nous a dit "les petits levez-vous laissez vos places aux blessés". Nous nous sommes levés sans nous plaindre, il n'était pas question de se plaindre ni de pleurer, pour laisser la place à ces malheureux qui n'ayant pas de cave, avaient reçu sur eux leur plafond, leurs meubles, et tout ça. On a attendu le petit matin sans pouvoir sortir. Vers sept heures les troupes allemandes sont arrivées dans la rue et ont organisé le déblaiement, ramassaient les blessés... Il y avait eu une centaine de morts la même nuit.

On nous a fait remonter. De la maison il restait les murs, mais toutes les vitres étaient cassées, les armoires renversées, les lits tordus en deux. On a essayé de trouver de quoi se rhabiller, et en marchant au-dessus des gravats, on est parti jusque chez une tante qui habitait à une demi heure de chez nous.

Maman a fait une demande pour être rapatriée. Les Allemands ne tenaient pas à garder dans le pays occupé femmes et enfants qui coûtaient cher et ne rapportaient rien. Un an après l'explosion, nous avons obtenu la permission d'être rapatriés. C'était une grande joie.

Papa nous attendait de l'autre côté, on ne l'avait pas vu depuis deux ans.

Le jour du rapatriement est arrivé, nous avons eu l'autorisation de sortir la nuit, parce que le départ était fixé à quatre heures du matin à la gare Saint Sauveur, la gare de marchandises. Avant de partir on a appris des tas d'adresses par cœur pour téléphoner aux familles de l'autre côté, leur dire que ceux du Nord étaient encore en vie ... On se les répétait les adresses pour ne pas les oublier, mais enfin on en a oubliées beaucoup.

Nous avons embarqué en mars 1917 à huit dans un compartiment de troisième.

On est arrivés à Evian à sept heures du soir. On a été reçus au casino de la ville, où des grandes tables avaient été mises, tout était éclairé, c'était magnifique. Sur chaque table il y avait un morceau de gruyère. A chaque place. Mon frère André en rêvait depuis le début de la guerre, il répétait toujours "quand est-ce qu'on aura du gruyère ?", et voilà que la première chose qu'on nous sert en France c'est du gruyère... Mais avant de s'asseoir, on devait passer devant un bureau tenu par des militaires, pour leur dire les numéros des armées qui étaient à Lille, leurs armes, ce qu'ils faisaient et tout. Naturellement on était fatigués, on en avait assez, ça nous était complètement égal. Il n'y a que mon frère André qui était très observateur qui a dit "il y a telle arme et telle arme", alors il était très bien vu par ces messieurs.

Après notre repas, on nous a mis à loger dans un petit hôtel d'Evian. Je ne me souviens plus du nom de l'hôtel, c'était dans une rue étroite. Maman logeait avec Pierre le petit dernier, mes sœurs Cécile et Gabrielle logeaient ensemble, les garçons de leur côté, et moi je logeais avec la bonne.

Le lendemain matin, la bonne me dit - et ça c'est très important, je la vois encore cirant les chaussures des garçons, crachant dessus et frottant -, "ce matin je vais à la messe". "Je vais avec

toi" ai-je décidé. Elle m'a dit "Habille-toi on va partir", il devait être tôt, il faisait nuit. On est parties à la messe toutes les deux. Elle n'avait qu'une hâte, c'était de retrouver son pays de mines et sa famille, et moi je n'avais qu'une hâte, c'était de retrouver papa.

On ne savait pas quand il allait arriver, et dans ma prière à la messe, j'ai dit au bon dieu "il faut que papa arrive aujourd'hui", c'était mes conditions. Et puis j'ai donné des précisions "il faudrait qu'il arrive quand on se promène" - maman se levait tard parce qu'elle était fatiguée, et entre onze heures et midi, on regardait les étalages de boucherie et d'épicerie à Evian où il y avait de tout. On suivait maman et on regardait les étalages. Alors j'ai dit dans ma prière, "et bien par exemple il faudrait qu'il arrive à l'heure où on regarde les étalages", et puis je suis rentrée. On est parti vers onze heures dans Evian, on regardait les étalages, et au bout de la rue je vois un monsieur qui fait tourner sa canne.

Je dis à maman "c'est papa !". Maman me dit "non, papa a une barbe". Il s'était rasé la barbe. J'ai dit "non, je suis sûre que c'est lui".

J'ai couru et c'était lui. Et c'était moi qui savais que c'était lui, il n'y avait que moi qui savais, j'étais *sûre* que c'était lui.

C'a été le premier miracle de ma vie. J'en ai eu plusieurs. »

Tu vois j'ai des souvenirs, mais des souvenirs, tu ne peux pas avoir idée...

« Mon frère Jean-Marie est venu au monde le 28 mars 18. Le matin en arrivant en classe j'ai dit "j'ai un nouveau p'tit frère !", j'étais transportée de joie. Une élève s'est retournée vers moi, c'était la petite fille du général Payol, elle s'appelait Evelyne Payol, je n'ai pas oublié le nom, et elle m'a dit "c'est toujours les pauvres qui ont beaucoup d'enfants.". Je n'ai pas été choquée du tout mais je me suis dit "la pauvre, elle connaît rien !".

Le mois d'octobre est arrivé, on a remis les garçons en pension, et on a dit "Marie Madeleine est trop grande, il faut la mettre en pension". Heureusement à ce moment-là on a parlé du commencement de la fin de la guerre. Je ne suis pas partie en pension, et un beau jour du mois de novembre, nous avons appris par la pontonnière, celle qui surveillait le pont sur la Garonne, - elle faisait signe "vous pouvez passer" -, nous avons appris par la pontonnière que l'armistice était signé !

Au bout de deux jours mon père est reparti. Il est parvenu à arriver dans le Nord, à passer les lignes de feu, tout, et il a vu les dégâts. Sa fabrique par terre, sa maison démolie. Il a cherché à nous loger mais tout le Nord était démoli. Finalement il a trouvé une vieille villa à Berck sur mer, où tous les sanatoriums étaient des hôpitaux militaires. Il n'y avait que des blessés, des gens en voitures, en chariot... Dans ma chambre à côté de mon lit, il y avait la mort de Marie Stuart. Et tous les soirs je regardais la mort de Marie Stuart. C'est le souvenir que j'ai gardé de Berck, avec celui de la mer prise en glaçon, on marchait dessus. Il a fait très froid.

Dès que papa a retrouvé un toit, il a voulu que nous revenions. Nous avons quitté Berck en camion pour rentrer à Lille. De là, j'avais donc onze ans, j'ai commencé la période sinistre de ma vie, en classe, chez les dames bernardines à Lille.

C'était une pension démodée, avec des religieuses d'un autre siècle, des cisterciennes. Mais comme ma grand mère avait été là, comme ma mère avait été là, c'était normal qu'on me mette là. Dieu sait si j'étais... je ne vais pas dire « malheureuse », mais si je n'étais...pas du tout là où j'aurais dû être. J'avais envie d'évasion, j'avais vu un tas de choses, et là on était toujours en prières, en silence, en sacrifice, on ne pouvait pas enjamber un banc parce que ce n'était pas

convenable, on ne pouvait pas croiser ses jambes parce que ce n'était pas convenable, on devait faire la révérence en arrivant le matin à la religieuse qui était là en disant "madame j'ai l'honneur de vous saluer"... C'était im-pen-sable. C'était vraiment d'avant dix neuf cent. Il y avait là des grandes familles de la province, et si on n'était pas de grande famille, on était le bas du peuple dans l'école, c'était comme si vous n'existiez pas. Beurrrh »

Elle fait un bruit de nausée, comique.

« J'en suis sortie à dix sept ans. Je ne savais rien, je n'avais rien appris : j'avais été bien élevée. »

Ensuite j'ai commencé ma vie de jeune fille. On allait aider, on faisait le catéchisme deux fois par semaine, à des gamins qui devaient faire leur communion

Je me rappelle toujours d'une question posée au catéchisme : « qui nous a créés et mis au monde ? » Un gamin s'est levé, il m'a regardée et il a dit "ben cha ch'est m'mère !". Qu'est-ce que vous voulez que je réponde à ça ? La réponse attendue était "c'est Dieu qui nous a créés et mis au monde", mais lui il n'avait pas bien appris et il a répondu que c'était sa mère... »

LE MOT DE CAMBRONNE

« Je n'ai jamais été embrassée par ma mère.

Moi non plus je n'embrassais pas beaucoup mes enfants, comparé à maintenant où on fait des mimis tout le temps, mais enfin... Quand même. J'ai eu un amour physique pour mes enfants. Ma mère n'en a jamais eu pour nous. Maman était très froide. Elle-même n'avait jamais connu sa mère, je ne sais pas si c'était pour ça, elle n'était pas affectueuse. Le soir, la bonne d'enfants venait nous mettre coucher, tous les petits, et jamais maman ne venait nous embrasser dans notre lit, c'était fini. Ca ne nous a pas manqué : on ne savait pas que ça existait. Papa était beaucoup plus chaleureux, mais comme un homme.

Les parents étaient loin des enfants.

Quand on ne comprenait pas quelque chose, on n'en parlait pas aux parents. On restait avec un point d'interrogation sur ce qu'on n'avait pas compris.

Quand j'étais petite en face de chez nous il y avait une palissade rue de Valenciennes où il était écrit en grand "Merde pour celui qui le lit". J'avais l'habitude de voir tous les jours "Merde pour celui qui le lit", j'ai jamais demandé pourquoi "merde pour celui qui le lit"... Bien après, un jour, j'entends parler du mot de Cambronne, qu'il ne faut *jamais* dire, parce que c'est très vilain, et je demande tout bas "qu'est-ce que c'est le mot de Cambronne ?". On me dit "tu sais pas ce que c'est ?!", "bah non je ne sais pas ce que c'est puisqu'on n'a pas le droit de le dire", "ben c'est "Merde"... Mais moi je connaissais "merde" depuis que je savais lire ! Je n'ai jamais pensé qu'il y avait un rapport entre ce mot de Cambronne mystérieux, et "merde pour celui qui le lit". On ne disait pas ce qu'on ne comprenait pas, on n'en parlait pas.

Je me souviens aussi qu'on voyait dans la rue, devant des boutiques fermées : "Pas de porte à céder". Et je me disais "Mais, s'il n'y en a pas, pourquoi ils cèdent ? S'ils n'ont pas de porte ils n'ont rien à céder ! »... Je n'ai jamais demandé à personne pourquoi on mettait "Pas de porte à céder"...

Il y avait énormément, quand on était enfant, de points d'interrogation qui restaient points d'interrogation. On vivait entre enfants...

Il y avait dans la rue une petite boutique qui s'appelait "Au bon vivant". D'un côté, sur un comptoir, on servait à boire aux ouvriers qui venaient prendre une bistouille le matin - c'est du café avec du jus de blette dedans. Et de l'autre côté du magasin, il y avait quelques denrées, une

table avec de la charcuterie. Sur la table il y avait un gros saucisson, et en-dessous il était écrit : "mortadelle", mais en deux mots, "morte", et "adelle" à côté. Toute ma jeunesse je me suis demandée pourquoi les Adelles, on les mettait en saucissons... Je n'ai jamais demandé à personne, et j'ai longtemps cru que quand on s'appelait Adelle, on était mise en saucisson. C'était comme ça, Adelle était en saucisson.

Tu en sais déjà pas mal, hein...Ma première jeunesse.

Si tu arrives à faire le tri dans tout ça... »

26 septembre 2000

Quand Marie Madeleine parle du présent c'est d'un ton, alerte, curieux, obstiné presque.

Parce qu'elle n'a jamais vécu dans le passé, la vie l'intéresse telle qu'elle se présente, telle qu'elle se découvre. Les histoires et les réactions de ses descendants, les significations neuves que prend le monde chaque jour. Elle a le regard tranquille d'une vieille femme qui avait six ans en 1914, mais qui toute sa vie a su baigner, retremper ses yeux dans les eaux nouvelles et étrangères du contemporain.

« J'ai rempli deux fiches pour la mairie, j'avais donné une procuration à Patrice, mais ils lui ont dit que ce n'était pas valide. Je voulais voter nul. Parce que j'en ai marre, les Dominique Strauss Kahn, les Giscard d'Estaing, les Tiberi ... ils me dégoûtent tous ! Du moment qu'ils touchent à l'argent, c'est plus fort qu'eux, il faut qu'ils en mettent dans leur poche.

Et toi, tu conduis bien ? Une fille doit savoir conduire.

Allez on monte. »